

L'imaginaire du Nord québécois

Christian Morissonneau

Number 764, April–May 2013

Le Nord pour tous, vraiment?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68920ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Morissonneau, C. (2013). L'imaginaire du Nord québécois. *Relations*, (764), 24–25.

Parent, en Haute-Mauricie. Photo : © Marc-André Pauzé / Waseya Images

se d'accompagner et de financer des grands joueurs du secteur minier sans adopter de politique industrielle. Il y a donc une déconnexion avec ce qui se fait déjà au Québec en termes de production de biens utiles, de leviers financiers ou d'aménagement du territoire. S'il y a un développement à faire dans le nord du Québec, il ne doit pas être coupé de celui du sud. Il doit d'abord se faire en harmonie avec les activités qui sont déjà présentes sur tout le territoire.

Normand Mousseau : Chose certaine, on a le temps. Il y a toujours des investisseurs pour dire qu'il faut se décider vite, qu'on doit agir demain matin. Ce n'est pas vrai. Les ressources ne vont pas disparaître. Il faut se donner le temps de mettre en place un modèle adéquat tout en prenant conscience que la richesse qui va se créer au Québec dans l'avenir ne passera pas avant tout par les ressources naturelles. L'industrie minière, par exemple, ne représente que 2 % ou 3 % du PIB du Québec. Par contre, pour les gens, les peuples et les communautés du Nord, il est certain que le développement économique passe par un développement local et des industries qui s'appuient sur des res-



sources du milieu. C'est donc avant tout l'occupation du territoire qu'il faut viser avec le développement du Nord.

Ça rejoint la question du développement durable qui, pour l'être véritablement, doit inclure tous les aspects sociaux, environnementaux et de planification à long terme. Or, ce volet est laissé de côté actuellement, du moins en ce qui concerne les ressources non renouvelables. On ne dit pas, par exemple, de quelle façon on va gérer, à l'échelle planétaire, les métaux que l'on veut extraire. Même les mesures fondées sur une vision plus étroite du développement durable, telles que contenues dans la *Loi sur le développement durable* notamment, ne sont toujours pas appliquées. On n'a qu'à penser aux mesures qui permettent aux communautés de survivre aux cycles miniers, à l'arrivée et au départ d'une mine, ou encore à celles qui encadrent la restauration des sites. La *Loi sur le développement durable* a

L'imaginaire du Nord québécois

CHRISTIAN MORISSONNEAU

Le Nord lointain, le Nord-Ouest d'abord, est notre « frontière » depuis les XVII^e et XVIII^e siècles et, depuis le XIX^e siècle, il est devenu notre Far West, avec tout ce que cela peut signifier dans la mémoire, la légende et l'histoire. C'est à cette époque que naît ce que j'ai appelé ailleurs le *mythe du Nord*, forgé de discours et d'images qui ont construit notre identité aux lendemains de l'échec des rébellions des Patriotes en 1837-1838, suivi du rapport Durham, en 1839, appelant à l'assimilation des Canadiens français au nom du Progrès et prétextant leur plus grand bien. Le mythe du Nord apparaît également comme une riposte à la migration, devenue exode, des habitants de la vallée du Saint-Laurent vers les villes industrielles des États-Unis. En temps de crise, les chemins et les voies de l'imaginaire, notamment sous la forme de mythes et d'utopies, sont bien plus qu'un déni du réel; ils jouent un rôle salutaire et donnent sens à la présence, à l'héritage et à l'avenir.

Dans les années 1850, le Français Rameau de Saint-Père promeut une occupation de tout le nord du continent. Ses idées intéressent l'élite canadienne-française de l'époque: la reconquête est possible. Étienne Parent, alors fonctionnaire, proposera la colonisation du Nord comme projet pour assurer « notre avenir comme nation franco-américaine ». Le curé Labelle et ses « complices » – Buies, Langelier, Montigny, Nantel et l'abbé Provost – partageront ces idées. Dans un contexte difficile, une élite inquiète devient optimiste après avoir tourné son regard vers cet horizon de tous les possibles. Il existe bel et bien un refuge pour se protéger et se fortifier: le Nord.

Le rêve québécois d'émancipation, au XIX^e siècle, passe donc par l'appropriation d'un territoire vu comme neuf et sans limites, à l'abri de l'Anglais, par la distance et le froid. Joue aussi le mythe américain de la nature infinie et inépuisable offerte à l'homme avec toute son abondance, où la seule contrainte à sa maîtrise serait technique. Ce qu'il restait de l'Amérique perdue, dans ce Nord quasi prédestiné – à en croire les idéologues nordiques de l'époque –, c'était son immensité et sa richesse en ressources naturelles, qui assureraient le devenir national des Canadiens français.

On entend l'écho de ce rêve d'expansion dans le « Maître chez nous » de la Révolution tranquille, au cours

L'auteur, professeur au Département d'histoire de l'Université du Québec à Trois-Rivières, a notamment publié *La Terre promise: le mythe du Nord québécois* (Hurtubise, 1978)

certes beaucoup de défauts, mais elle constitue quand même une base minimale qui doit devenir centrale.

Dans cette perspective, il faut aussi changer la *Loi sur les mines*, pour cesser de fonctionner à la pièce, mine par mine, et donner au gouvernement et aux communautés le contrôle sur le développement minier. Il faut renverser la vapeur.

F.L. : Il faut arrêter d'opposer la protection de l'environnement et le développement économique, et essayer de repenser l'économie comme un tout intégré. La logique extractiviste est aujourd'hui dépassée. En ce début de XXI^e siècle, pas une journée ne passe sans qu'un rapport nous dise qu'on va frapper un mur sur le plan écologique, notamment avec le réchauffement climatique. Le Nord, c'est une chance – une des dernières – de mettre en place un nouveau modèle. Nous allons devoir être inventifs.

S.M. : C'est d'autant plus vrai que la forêt boréale du Québec stocke une quantité phénoménale de carbone. Dans les arbres, mais surtout dans le sol. Or chaque coup de pelle qu'on donne libère du CO₂ ou du méthane. Et on ne le comptabilise pas dans nos émissions. Le jour où on comptabilisera les émissions de gaz à effet de serre causées par le creusage d'une route ou l'exploitation forestière, par exemple, la facture va exploser. Il faut en être conscient.

N.M. : Il ne faut pas oublier par contre, si on prend l'exemple de la taxation sur les émissions de CO₂, que le

Québec peut difficilement aller de l'avant seul. C'est un problème qu'il va falloir régler au niveau du gouvernement fédéral, qu'on a un peu ignoré jusqu'à présent mais qui a un rôle à jouer dans le Nord. Lui seul peut signer les protocoles internationaux, comme celui de Kyoto.

Rel. : Le développement local est essentiel à un véritable développement durable du Nord. Comment faire en sorte que les communautés locales puissent tirer leur épingle du jeu?

F.L. : Il est vrai qu'elles sont les premiers bénéficiaires, mais il y a des enjeux qui débordent assez largement de leur champ d'action, car elles n'ont pas tous les outils ou tous les leviers pour agir. On doit certes avoir un cadre réglementaire qui leur donne des moyens et des ressources pour intervenir, mais le tout à l'intérieur d'un plan d'ensemble établi au niveau national.

Par ailleurs, sur le plan économique, il faut développer des modes de captation et de redistribution régionale de la rente, qu'elle soit minière, forestière ou éventuellement éolienne. Cette rente permettrait de capitaliser trois types de fonds. D'abord, un fonds de diversification économique régional, parce que c'est une malédiction pour une communauté de se développer uniquement sur une base mono-industrielle. Ensuite, un fonds de répartition inter-

Le Nord, c'est une chance – une des dernières – de mettre en place un nouveau modèle. Nous allons devoir être inventifs.

de laquelle l'autonomie du Québec est grandement gagnée grâce au «Nord hydro-électrique», dans les années 1960. Dix ans plus tard, le grand projet de la baie James est réalisé, avec l'ensemble hydro-électrique de la Grande Rivière, puis la Convention de la Baie-James est signée avec les Autochtones. Une réussite autant technique que politique.

Ainsi le Nord tant réel qu'imaginé, lieu des Eldorados où la nature est à la fois perçue comme répulsive et attirante, occupe une place importante dans la singularité québécoise.

Dans les présentes années de grisaille et de morosité, la concurrence internationale, sinon la mondialisation, obligent donc à redire le mythe, autrement dit forcent les politiciens à tourner à nouveau le regard vers le haut de la carte et à redéployer le mythe du Nord-Terre promise. C'est cette vision idéologique que portait le «Plan Nord» de Jean Charest, au-delà de sa formulation technocratique.

En ce début de XXI^e siècle, il faut poursuivre une géopolitique appuyée sur le territoire, qui est peut-être le plus significatif des héritages. Comme toujours et partout, dans le Nouveau continent, l'espace est imaginé avant d'être occupé.

Risquant le jeu de mots, je dirais que le Québec doit se rappeler de son histoire et connaître sa géographie pour ne pas perdre le Nord. Et ne pas perdre son âme... Le développement ne peut plus se faire dans la démesure, il doit être durable et partagé. Ce doit être le «Nord pour tous», pour reprendre le nouveau slogan du gouvernement péquiste...

Désignant jadis la région au nord de Montréal, le Nord est aujourd'hui une région administrative couvrant toute la zone au nord du 49^e parallèle, sans oublier la Côte-Nord. Cet espace, où la nature est maîtresse et où vivent depuis longtemps les Premières Nations, ne doit pas être seulement la promesse d'un territoire exploitable, mais celle du pays agrandi. Au lieu d'être un plan dans des rapports à boudins, le «Plan Nord» doit incarner le Québec en construction; un Québec qui garde en mémoire d'avoir conclu les premières ententes franco-amérindiennes dès le XVII^e siècle, si fragiles furent-elles. Il doit également se souvenir que le Nord est le miroir de notre société: il reflète le doute et l'espoir. Autrement, nous irons saccager les derniers kilomètres carrés d'un monde préservé.